

PERFORMATIF ET JEUX AVEC LES MOTS

Irène FENOGLIO – CNRS

Le concept de performatif tel qu'on le rencontre dans la littérature linguistique la plus récente n'a donc plus grand rapport avec celui auquel Austin a donné le jour : il a largement essaimé. Mais au-delà de tout purisme terminologique, il faut reconnaître la productivité des deux champs problématiques qu'il a fécondés.

D'un côté, il a cristallisé l'idée que certains énoncés produits dans certaines circonstances, peuvent avoir valeur d'événements.[...].

Sur un autre versant, le concept de performatif, dénotant tout ce qui dans l'énoncé dévoile sa production, et dans le même mouvement le sujet producteur, vient subsumer l'ensemble des concepts qui relèvent de l'approche énonciative

C. Kerbrat-Orecchioni, "Note sur les concepts d'"illocutoire" et de "performatif" in *Linguistique et sémiologie* 4, P.U.L.1977.(pp.95-98)

F. Leimdorfer avait proposé comme titre à notre intervention "Actes de langage". Je préfère conserver dans l'intitulé la notion de performativité qui me semble plus intéressante bien que plus difficile. D'abord la notion d'actes de langage est dérivée de la découverte de la notion de performatif par Austin lui-même. Exactement dérivée : Austin propose d'abord la notion de performatif opposé à constatif, puis, insatisfait de cette distinction (au niveau des critères de spécification) il propose la tripartition des actes de langage : locutoire/illocutoire/perlocutoire. Et c'est le passage de l'un aux autres qui constitue toute la discussion. Ensuite, garder l'idée de performativité me permet de conserver cette question que je me posais sous la forme : performativité du discours ou performativité dans le discours ? elle s'avèrera peut-être une question inutile, mais c'est sous cette forme qu'au départ, elle s'est imposée.

I - LA NOTION DE PERFORMATIF

Je vais donc tenter, dans un premier temps, de vous présenter la notion de performatif. C'est un travail de type informatif qui consistera de façon très rapide et succincte à dire à la fois, ce qu'est cette notion et qui en a parlé...et de quelle façon. La synthèse ne sera évidemment pas exhaustive. Je suis partie d'une notion que je croyais claire et bien connue et au fur et à mesure des "lectures" de cette notion je me suis aperçu que, d'une part elles sont nombreuses et que d'autre part, elles sont toujours suffisamment fines pour, chaque fois, faire apparaître des développements possibles.

Ce que je présente, là, sera donc forcément caricatural ; Il s'agit juste de poser la notion pour pouvoir l'utiliser et indiquer quelques pistes pour répondre à la question : en quoi le "performatif" peut-il être objet d'intérêt et d'étude pour l'analyse de discours ?

Partons d'une indication tout-à-fait grossière : un énoncé performatif c'est, par exemple, dire, "Je te baptise", "Je te promets". Dire, c'est faire. Je ne peux baptiser sans dire "je baptise...", promettre sans dire "je te promets". Cet énoncé *-performatif-* s'oppose à l'énoncé *constatif*, par exemple, "il fait beau" qui constate mais qui ne permet pas de faire ce qu'il énonce. Mais on va voir que ce n'est pas si simple.

Le travail d'Austin et en particulier la distinction faite entre le performatif et le constatif est présenté par Benveniste¹[1] comme un «specimen du type d'analyse de l'école d'Oxford²[2] sur le langage ordinaire». «Les philosophes d'Oxford [précise-t-il] s'adonnent à l'analyse du langage ordinaire tel qu'il est parlé [...]. C'est la première fois, compte tenu des essais antérieurs, autrement orientés de Wittgenstein, que des philosophes se livrent à une enquête approfondie sur les ressources conceptuelles d'une langue naturelle...».

C'est bien, en effet, dans le contexte de la philosophie analytique, deuxième période qu'il faut placer la découverte du performatif³[3].

Auparavant, Wittgenstein auquel on renverra.

Je dirai, après d'autres, que ce que l'on a appelé, chez lui, le passage d'une philosophie à l'autre, soit du *Tractatus logicus philosophicus* aux *Philosophical Investigations* (*Recherches Philosophiques*) est marqué par un déplacement du centre d'intérêt : celui-ci passe de la langue formalisée à la langue naturelle. A l'époque des *Recherches* Wittgenstein caractérise sa

méthode d'analyse par la notion de "jeu de langage" : «Notre erreur consiste à chercher une explication là où nous devrions voir les faits en tant que "phénomène premier", c'est-à-dire : c'est ce jeu de langage là qui se joue». De tels jeux ne sont pas des modèles abstraits plus simples, imitant des aspects du langage naturel. Ce sont des modes d'expression différents qui «par comparaison» doivent «éclairer les faits du langage naturel» (*Recherches* § 130). Du *Tractatus* aux *Investigations*, Wittgenstein change de métaphore : les mots ne sont plus des *tableaux* mais des *outils*.

Ce qui s'est fondé autour de l'analyse nouvelle méthode, nouvel objet de la philosophie [on a parlé de "révolution analytique" qui réagissait à près de 50 ans d'hégélianisme] c'est la préoccupation non plus de décrire, d'expliquer ou de changer le monde, ou même de produire des énoncés d'un nouveau genre, mais d'apporter une analyse de la signification des énoncés. Pour la philosophie analytique, il y a un accord minimal faisant de la philosophie une enquête sur le langage. A partir du second Wittgenstein et de cette option générale va se dégager un groupe d'analystes dits "du langage ordinaire" dont Austin est l'initiateur et le maître incontesté. "Langage ordinaire", "forme de vie" ; selon l'expression de Wittgenstein «parler un langage est partie d'une activité ou d'une forme de vie» (*Recherches*). Nous sommes bien là dans le champs de l'énonciation telle que la définit Benveniste : «L'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation» (*Problèmes...*p.80).

L'attention au langage ordinaire passe aussi pour la linguistique par une prise en considération de l'énonciation. Et c'est à l'intérieur de ce qu'on peut appeler une linguistique de l'énonciation que l'on doit examiner la notion de performatif.

C. Kerbrat-Orecchioni dans *L'énonciation, de la subjectivité dans le langage* précise et circonscrit encore le champ en faisant une distinction entre une pragmatique "énonciative" et une pragmatique "illocutoire". Elle montre que celle-ci approfondit les idées développées par Austin et Searle mais qu'ont également souterrainement fécondé les réflexions de Peirce, Jakobson et les Béhavioristes américains. Elle en définit ainsi l'hypothèse fondatrice : «Parler c'est sans doute échanger des informations, mais c'est aussi effectuer un acte régi par des règles précises qui prétend transformer la situation du récepteur et modifier son système de croyances et/ou son attitude comportementale ; corrélativement, comprendre un énoncé, c'est identifier, outre son contenu informationnel, sa visée pragmatique, c'est-à-dire sa valeur et sa force illocutoire.» (p.)

Voilà donc le cadre de naissance puis l'utilisation du performatif posés. Il s'agit maintenant de savoir ce qu'il recouvre.

PERFORMATIFS / CONSTATIFS

Benveniste rappelle que «bien que les termes "performatif" et "constatif"»

en effet, dans un article datant de 1958 "De la subjectivité dans le langage" 4^[4] décrit les formes subjectives de l'énonciation linguistique en indiquant «sommairement» dit-il, la différence entre *Je jure* qui est un acte et *il jure* qui n'est qu'une information.

Austin, déjà dans *Sense and Sensibilia* 5^[5], puis, bien sûr, dans *How to do things with words* critique la position descriptiviste (que Récanati appelle représentationaliste) qui assigne à un énoncé le rôle de décrire un certain état de chose ou de l'affirmer, description et affirmation donc posées selon le critère vrai/faux.

C'est dans la première conférence de *How to do things with words*, *Quand dire c'est faire* (constitué de 12 conférences publiées après sa mort survenue en 1960) qu'Austin distingue entre énoncés constatifs et énoncés performatifs.

«• Les énonciations **constatives** sont toutes les énonciations (pas toutes descriptives) pouvant recevoir la sanction vrai/faux

• Les énonciations **performatives** se présentent «à la première personne du singulier de l'indicatif présent, voix active [et]

A) ne "décrivent", ne "rapportent" ne constatent absolument rien, ne sont pas "vraies ou fausses" ; et sont telles que »

B) l'énonciation de la phrase est l'exécution d'une action (ou une partie de cette exécution) qu'on ne saurait décrire *tout bonnement* comme étant l'acte de dire quelque chose» (*Quand dire...p.40*)6^[6]

Pour ce qui est de l'invention ou de la mise en circulation de ce terme de performatif par Austin, Benveniste remarque 7^[7] que puisque *performance* est déjà entré dans l'usage, il n'y aura pas de difficulté à y introduire performatif au sens particulier qu'il a chez Austin. Il ajoute : «On ne fait d'ailleurs que ramener en français une famille lexicale que l'anglais a prise à l'ancien français : *perform* vient de l'ancien français *parformer*. Quant au terme *constatif* il est régulièrement fait sur *constat* [...]. Bien que *constat* soit étymologiquement le présent latin constat "il est constant", le français le traite comme un substantif de même série que résultat et le rattache ainsi à la famille de lancier verbe *conster* : *constat* est ainsi parallèle à *résulter* : *résultat* [...] il sera licite de tirer de *constat* un adjectif *constatif*.».

Il aurait été intéressant de reprendre, conférence après conférence la progression, pas à pas d'Austin (il parle lui-même de "cheminement"), cependant, pour aller plus vite, je reprendrai les éléments qui m'apparaissent essentiels.

Il montre déjà dans la première conférence que ce qu'on vise à faire en employant l'énonciation performative nécessite certaines circonstances et que si celles-ci ne sont pas présentes, l'énonciation performative n'est pas fautive, mais simplement l'acte visé n'est pas produit («...nous ne parlons pas d'un faux pari ou d'un faux baptême [...] et que nous parlions, *de fait*, d'une fautive promesse, ne nous compromet pas plus que de parler d'un faux mouvement.» p.45).

Dans la deuxième, il expose le fait que si l'énonciation performative n'atteint pas son but (= n'agit pas), elle n'est pas fautive mais elle est "malheureuse", «Et voilà pourquoi nous appelons la doctrine des *choses qui peuvent se mal présenter et fonctionner mal*, lors de telles énonciations, la doctrine des *Echecs [infelicities]*» (p.48). Austin nomme donc "échecs" (Infelicities) les différentes sortes de malheur qui peuvent affecter l'énonciation performative. Il en fait une récapitulation sous forme de schéma en arbre (cf. p.52) mais dans la troisième conférence il remet en cause cette classification inadéquate.

Dans la cinquième conférence, s'apercevant que les deux sortes d'énonciation sont affectées par la situation où elles sont produites, il recherche un critère qui caractériserait l'énonciation *performative*. «Et tout d'abord, naturellement, demandons-nous s'il existe un critère grammatical (ou lexicographique) [...Est-ce qu'il y aurait] quelque bonne raison cachée à notre préférence initiale pour les verbes à l'"indicatif présent, voix active", comme on dit.» (pp.81, 84). Il fera plusieurs analyses de différents cas pour faire apparaître la possible *explicitation* du performatif ; celle-ci se fera toujours par l'emploi «étrange et spécial» «de la première personne du singulier dite à l'indicatif présent et à la voix active [...]. prenons par exemple l'emploi de "je parie" [...]. "J'ai parié" et "il parie" ne sont pas des performatifs ; ils ne font que décrire des actions –la mienne et la sienne, respectivement– dont chacune consiste à prononcer le performatif "je parie". Si je dis "Je parie", je n'affirme pas que je prononce les mots "je parie" ou d'autres mots, mais j'effectue l'acte de parier.» (p.86).

Persuadé qu'«aucun critère unique et absolu ne saurait exister et qu'il serait impossible de dresser une liste exhaustive de tous les critères [et que] de surcroît, ces critères ne permettraient pas de distinguer performatifs et constatifs puisque très souvent, la *même* phrase est employée, selon les circonstances, des deux façons : performative et constative» (p.89), à partir de la sixième conférence, les choses se compliquent et peu à peu la clarté du performatif va se diluer dans l'illocutoire (à partir de la huitième conférence). Ainsi Austin propose de réduire toute énonciation dont on soupçonne qu'elle serait performative à sa forme explicite et établit donc une distinction entre *performatifs explicites* et *performatifs primaires* :

- les *primaires* peuvent être ambigus et seul le contexte permet de lever l'ambiguïté ; ex. : "Oui" (en se mariant), "La séance est levée" (par le Président de séance), "Je serai là" (promesse simple).

Devant un semblable performatif primaire on peut vérifier pour savoir si on se trouve devant un "vrai" performatif en essayant de passer du *primaire* à l'*explicite*. Si le contexte

un énoncé performatif. Les performatifs explicites comportent une sorte de préfixe qui marque sans ambiguïté la performativité de l'énoncé, ici, "je te promets que". (Cf. en part. pp.90-91).

Mais bien vite, Austin s'aperçoit qu'il n'y a pas de critères infaillibles, ni de tests pour éviter ce qu'il appelle «l'hésitation entre le performatif explicite et le performatif descriptif» (p.105). Il classe les verbes en "comportatifs", "expositifs", "verdictifs", mais s'aperçoit chaque fois d'un «glissement ambigu du performatif au descriptif».

Donc, au fur et à mesure de son cheminement, il laisse apparaître que tous les énoncés constatifs peuvent devenir des performatifs explicites : il suffit d'explicitier l'acte d'affirmation : "je viendrai" donne "je te promets que je viendrai", "j'affirme que je viendrai". Et Austin de conclure avec une certaine candeur : «Il est temps, après cela, de reprendre le problème à neuf [...] Un peu plus de clarté et de précision nous permettra sans doute de sortir de cet embrouillamini. Après tout, "faire quelque chose" est une expression très vague : lorsque nous formulons une énonciation, quelle qu'elle soit, ne "faisons"-nous pas "quelque chose" ? [...] Le moment est venu d'examiner de plus près les circonstances de la "production d'une énonciation"» (pp.107-108). A partir de là s'ouvre la réflexion sur les *actes de langage*

LES ACTES DE LANGAGE

C'est dans sa huitième conférence qu'Austin passe clairement de la notion de performatif –dans la partition performatif/constatif– à ce qui sera appelé "actes de langage" et qui donnera lieu à de nombreux développements.

Austin distingue trois *aspects* dans l'acte de parole global, qui sont eux-mêmes généralement appelés "actes" :

- L'acte **locutoire** (Recanati dit "locutionnaire") : c'est l'acte de locution. Il correspond à la production de sons appartenant à un vocabulaire et à une grammaire auxquels sont attachés une signification. L'acte locutoire correspond au fait de ***dire quelque chose***
- L'acte **illocutoire** ("illocutionnaire" chez Recanati) : c'est l'acte d'illocution qui est produit ***en disant quelque chose***, il rend manifeste comment les paroles peuvent être comprises.
- L'acte **perlocutoire** (chez Recanati "perlocutionnaire") : acte de perlocution qui est produit ***par le fait de dire quelque chose***, il se situe au niveau des conséquences ou des effets chez les autres.

Pour Austin, il s'agit de distinguer trois aspects de l'acte consistant à *faire* quelque chose par la parole mais ces trois actes étant posés, le problème est d'étudier d'abord et avant tout l'acte d'illocution car il croit retrouver en lui l'acte ou le "faire" essentiel de la parole. L'acte de

dire quelque chose (locutoire) et l'acte qu'on accomplit nécessairement quand on dit quelque chose (illocutoire) sont deux aspects d'une seule et même réalité, l'acte de discours total.

A la fin de la septième conférence Austin faisait apparaître comment l'acte locutoire se décompose lui-même en trois actes :

- l'"acte phonétique", le fait de «produire certains sons» ; l'énoncé produit est un *phone*.
- l'"acte phatique", le fait de «produire certains vocables selon une certaine construction, avec une certaine intonation», ce qui est énoncé est un *phème* Recanati reprendra un exemple faisant apparaître qu'un perroquet produit des phones mais non des phèmes.
- l'"acte rhétique" c'est «le fait d'employer un phème dans un sens plus ou moins déterminé, et avec une référence plus ou moins déterminée». ce qui est énoncé est un *rhème*⁸

A partir de là, Austin, comme le montre Recanati (art. *Communications* 32), définit l'aspect locutoire d'une énonciation comme représentant la dimension de la signification alors que faire un acte illocutoire c'est énoncer une phrase avec une certaine "force" (d'autres parlent de "valeur") ; l'acte illocutoire accompli en parlant est représenté dans la "force" de l'énoncé. Recanati présente la position d'Austin comme étant l'affirmation d'une thèse : celle de l'autonomie relative du pragmatique vis-à-vis du sémantique. «La signification de la phrase» dit Recanati, «a beau consister partiellement en indications pragmatiques, elle ne détermine pas directement l'acte illocutionnaire qu'accomplit le locuteur en l'énonçant : elle détermine quelque chose d'intermédiaire qu'Austin désigne d'un nom forgé spécialement, à savoir l'acte locutionnaire [...]. Pour Austin, celui qui dit "pourrais-tu te pousser un peu ? ne pose pas une question au plan illocutionnaire, quand bien même, au plan locutionnaire, il demande à son auditeur s'il pourrait se pousser un peu : il énonce cette phrase interrogative avec la *force* d'une requête [...]. Enfin le locuteur en énonçant "je promets de venir" n'affirme ni ne déclare qu'il promet, mais promet *simpliciter*.»

Dans la onzième conférence, Austin, à la lumière de la distinction locutoire/illocutoire, développe la distinction entre illocutoire et perlocutoire qui «paraît plus que tout autre susceptible de faire problème » : «Dans l'énonciation constative, nous négligeons les aspects illocutoires (sans compter les aspects perlocutoires) de l'acte de discours, pour concentrer notre attention sur ses aspects locutoires. D'ailleurs nous avons alors recours à une conception simpliste de la correspondance de l'énonciation avec les faits –laquelle implique forcément l'aspect illocutoire. Nous tendons vers un idéal où nous dirions ce qu'il est juste de dire en toutes circonstances, à n'importe quelle fin, à n'importe qui, etc. Dans l'énonciation performative, nous tenons compte, au maximum, de la valeur illocutoire de l'énonciation, et laissons de côté la dimension de la correspondance aux faits»

⁸

Autrement dit, plus on veut savoir si le dire adhère au faire (si le dire performe un faire), moins il est important de savoir si l'acte énoncé correspond(ra) à la réalité effectuée. Si je veux comprendre la promesse et analyser "je promets", je dois laisser de côté le fait de savoir si ce qui a été promis a été accompli ou non.

Je laisserai Austin conclure : «Nous avons dit qu'il restait encore une autre tâche[...]. Nous avons avancé qu'il nous fallait établir une liste des "verbes performatifs explicites" ; mais à la lumière de la théorie plus générale, nous voyons maintenant que ce qu'il nous faut, c'est une liste des *valeurs illocutoires* de l'énonciation. Toutefois l'ancienne distinction entre performatifs *primaires* et *explicites* se maintiendra malgré le *passage radical* [ici, c'est moi qui souligne] de la distinction performatif/constatif à la théorie des actes de discours. [...] Ce qui, en revanche, *ne résistera pas* au déplacement, c'est la notion de pureté des performatifs. Cette notion était essentiellement fondée sur notre croyance en la dichotomie performatif / constatif, dichotomie qui doit être abandonnée au profit de *familles* plus générales d'actes de discours, liés entre eux et se recouvrant les uns les autres. Ce sont ces actes précisément qu'il nous faut maintenant tenter de classer.»

En vertu de cette constatation, la tâche est non plus d'établir une liste des verbes performatifs mais une liste de «classes d'énonciations établies en fonction de leur valeur illocutoire.», classes d'énonciations «qui permettent de mettre en pièces deux fétiches [...], à savoir : 1) le fétiche vérité-fausseté, et 2) le fétiche valeur-fait [value-fact]». Austin en établira cinq qu'il nomme : verdictifs, exercitifs, promissifs, comportatifs, expositifs (Cf. pp.153 sqq.).

POUR UNE SAUVEGARDE DU PERFORMATIF

La question est posée ainsi par C. Kerbrat-Orechionni : «Convient-il de maintenir, en dépit de leur relative rareté dans la parole quotidienne, l'existence d'une classe d'unité proprement, c'est-à-dire explicitement performatives, ou faut-il accepter de voir celle-ci s'absorber, après l'avoir engendré, dans le concept plus extensif d'"illocutoire" (ou "illocutionnaire"), tout en sachant que plus on étend le domaine d'application d'une telle notion et plus ses contenus deviennent dangereusement flous ?» (*L'énonciation...*p.186).

Benveniste, d'accord pour souligner l'importance des performatifs, en refuse l'élargissement et notamment l'élargissement à l'impératif : «Il ne faut pas être dupe du fait que l'impératif produit un résultat, que *Venez !* fait venir effectivement celui à qui on s'adresse. Ce n'est pas ce résultat empirique qui compte. Un énoncé performatif n'est pas tel en ce qu'il peut modifier la situation d'un individu, mais en tant qu'il est *par lui-même* un acte. L'énoncé *est* l'acte ; celui qui le prononce accomplit l'acte en le dénommant» (*Problèmes...* n° 274). La position de Benveniste est plus restrictive que celle d'Austin. Pour Austin a) venez

! et b) Je vous ordonne de venir sont deux énoncés performatifs, a) un performatif primaire, b) un performatif explicite. Benveniste refuse de tenir a) et b) pour identifiable car ce n'est pas «le comportement attendu de l'interlocuteur qui est ici le critère, mais la forme des énoncés respectifs». La position de Benveniste n'est pas étonnante, il accueille la notion de performatif en tant qu'elle prend en charge, pour une part, l'importance qu'il accorde à "la subjectivité dans le langage", mais il en refuse l'extension dans la mesure où il veut garder un caractère formel conforme à la prise en considération de la langue. C. Kerbrat-Orecchioni dira qu'«entre le critère linguistique formel et l'extension de la catégorie, Benveniste choisit le critère et Austin l'extension». Recanati remarquera que Benveniste a vu une «différence de nature» là où Austin voyait une «différence de degré». Voici la conclusion de Benveniste (p.276) : «Nous ne voyons donc pas de raison pour abandonner la distinction entre performatif et constatif. Nous la croyons justifiée et nécessaire, à condition qu'on la maintienne dans des conditions strictes d'emploi qui l'autorisent, sans faire intervenir la considération du "résultat obtenu" qui est source de confusion». Est-ce qu'on ne revient pas, par là, au "premier" performatif d'Austin, le "je promets" par exemple, qui n'a rien à voir –du point de vue de sa définition en performatif– avec le fait que la promesse soit tenue ou non.

CONCLUSION

En guise de conclusion à cette présentation sommaire, je ferais quelques remarques qui, bien sûr, affirmeront ma position.

Je souhaiterais pouvoir conserver la notion de performatif (et en cela je m'accorde à Benveniste), il pourrait même devenir, en tout cas tenir, parfois, fonction de concept, utilisable en analyse de discours. Ce qu'il me paraîtrait important de garder, par delà un "fétichisme" séduisant (celui que craint Austin à la fin de son cheminement), c'est cette idée d'une simultanéité possible du dire et du faire ; sans doute suis-je encore d'une certaine façon sous le coup de mon impression forte lors de ma première découverte de cette notion, il y déjà quelques années ; je reste en tout cas convaincue que la phrase d'Austin : «...nous pouvons distinguer entre *seulement* penser une chose, et la dire *effectivement* (tout haut) ; et là ce dire *est un faire*.» (p.108) indique, désigne "quelque chose".

Au fond je souhaiterais que ce soit l'illocutoire qui reste une "force", une "valeur" pragmatico-linguistique, marquée ou re-marquable dans l'énonciation linguistique et que la performativité désigne un concept.

La performativité serait non pas une valeur, non pas une inscription dans une échelle qualitative, mais une non-rupture entre le langage et l'inscription dans la réalité. Tout d'un coup, avec le performatif on ne serait plus dans l'idéal ou seulement l'intention de désigner et de dire, on ne serait plus dans le seul projet, mais dans la réalité en train de se faire, de

s'accomplir : enfin on pourrait dire la chose même, cette chose étant le faire, non pas projeté mais dit simultanément à son accomplissement.

J'ai eu l'occasion d'utiliser ce "concept" de performativité dans certains travaux et cette démarche me permettait effectivement de clarifier ce qui se passait et la façon dont la discursivité est active, *dans* le temps où elle s'élabore, bien *avant* que se développent les effets du discours.

Dans cette perspective, j'aimerais insister sur l'idée que, avec le performatif, l'acte énoncé n'est pas *différé* par rapport à la parole énoncée, par rapport à l'énonciation. Il n'y aurait pas de *différance* (au sens de Derrida) entre l'acte et le dire, c'est ce que je voudrais développer dans le travail que je présenterai sur les malentendus et autres jeu avec les mots.

Le performatif apparaîtrait ainsi comme un paradigme énonciatif de l'idéal du dire.

Par ailleurs, ce souhait de sauvegarder la notion de performatif étant posé, je me suis demandé si, pour ce qui est des actes de langage et en ce qui concerne l'analyse de discours, la distinction importante à faire n'était pas celle entre illocutoire et perlocutoire plutôt qu'entre locutoire et illocutoire. Est-ce qu'il ne serait pas plus pertinent, en analyse de discours de commencer à analyser ce qui se passe par le fait de dire, c'est à dire de voir quels sont les effets du discours, cela afin de dépasser d'emblée les problèmes liés aux rapports intention/effets. Car l'illocutoire est du côté de l'expression alors que le perlocutoire est plutôt du côté de la représentation. Ceci serait, peut-être, plus pertinent, mais pas plus "facile"...

II - PERFORMATIVITE ET JEUX AVEC LES MOTS

Wittgenstein – C'est cela que j'appelle un jeu de langage : un langage plus les actions dans lesquelles il est tissé.

[...]

– Votre erreur, comme toujours, est de chercher une explication là où vous devriez dire : tel jeu de langage a été joué.

Françoise Davoine, *La folie Wittgenstein* (EPEL, 1992, respectivement pp.25 et 210)

Je commencerais par faire parler "en exergue", un personnage qui, dans un roman/récit/fiction récent se nomme Wittgenstein. Personnage sympathique, il apparaît toujours fort à propos pour aider, en quelque sorte, la narratrice à "voir" ou à formuler des choses qui, du coup, peuvent être *vues*. J'ai choisi deux courtes citations parmi de nombreuses qui pourraient être relevées dans ce livre auquel je renvoie. Je les ai choisi parce qu'elles formulent de façon ramassée ce que je voudrais dire de ce qui se passe *dans, derrière* ce que j'appelle ici les jeux avec les mots, à savoir :

- "tissage" d'"actions" (d'actes ?) ou l'on retrouve la métaphore de la tapisserie donc plan de fils croisés mais aussi espace qui au fur et à mesure du tissage devient consistant et autonome.
- présence d'un jeu à mettre à jour, à plat, à déplier, à dérouler, à examiner, mais par lequel, du fait d'actions dont il est tissé, on ne peut donner d'explication.

L'argument de ce travail vient de l'intérêt que je porte à ce qui se passe dans l'acte de parole, de ce qui se passe *en disant*, plus que dans l'aspect instrumental de celle-ci. Il se produit des choses dans la parole, la parole est active et le performatif fascine parce qu'il manifesterait cela de façon quasi transparente^{9[9]}. Fascinent aussi ces événements de parole, malentendus, mots d'enfants qui tout d'un coup font surgir une "autre" signification, mots d'esprit qui jouent sur les mots, faisant éclater le sens, tirant d'"autres" significations plus cachées...etc. J'ai donc voulu sonder de près cette intuition qu'il y aurait quelque chose de la performativité dans ces jeux autour des mots, *avec* les mots.

Cette porte étant ouverte, il faudrait tenter de rentrer dans le vif, non pas du sujet, justement, mais des mots qu'il joue et dont il se joue.

Ici, perplexité

En effet, je terminai l'exposé que je faisais de la notion de performatif en remarquant que le performatif me semblait être un paradigme de la non *différance*, un paradigme énonciatif de l'idéal du dire, ce qu'on pourrait appeler le "dire-faire". Paradigme même de l'énonciation dans la mesure où on accepte la thèse de Recanati qui, reprenant Austin, affirme que «dans le sens d'un énoncé se refléchit le fait de sons énonciation.» (*La transparence et l'énonciation*, Seuil, 1979, p.7)

Or, cette notion de jeu –polysémique– permet elle-même de jouer sur plusieurs tableaux. Le jeu, au sens mécanique du terme, dans le sens où on dit «ce mécanisme a du

jeu»¹⁰, c'est ce qui permet de *différer l'adhérence*, et donc de permettre de jouer, au sens ludique ; inversement, le jeu ludique n'apparaît que là où se trouve un *espace* lui permettant de s'élaborer et de se développer, où il y a suffisamment de "jeu" dans les articulations multiples entre les mots, entre les mots et les choses, entre les signes et ce qu'ils représentent, entre le signifiant et le signifié.

Alors, comment repérer la performativité dans les jeux avec les mots ?

Je voudrais avertir, ici, de la difficulté réelle qu'il y a à travailler sur des exemples "vrais", seuls exemples que j'ai retenus (soit je les ai recueillis directement, soit on me les rapportés de façon sûre). Ce que je présente est donc un dégrossissage, à peine ordonné, des tentatives de formulations. La difficulté de travailler sur ces exemples est grande car, comme l'exprime F. François : «La plupart des théoriciens des actes de langage ont travaillé sur des exemples fictifs, des histoires racontées. Quand on veut, [...] travailler sur des situations réelles, on se trouve confronté à la difficulté de savoir sur quoi on se fonde pour interpréter le perlocutoire, les effets de sens. Sur le déroulement même du texte ou sur une psychologie ou sur une sociologie implicite autant que douteuse ? On est amené à douter de l'opposition langue parole. Mais si le linguiste se veut interprète et non "structuraliste" a-t-il une méthode à lui ?»¹¹

I - DES EVENEMENTS ENONCIATIFS - DES ACCIDENTS INTERACTIFS.

Qu'est-ce que j'appelle "jeux avec les mots" ?

J'avais choisi cette désignation, d'une part, pour ne pas reprendre l'expression de Wittgenstein *jeu de langage* ¹² qu'il utilise dans un champ plus large, moins circonscrit que ce qu'il m'est permis de travailler ici et d'autre part parce que je voulais éviter l'expression "jeux de mots" qui a une signification précise et l'expression "jeu sur les mots" qui la rejoint, enfin parce que le "avec" de "jeu avec les mots" indique au mieux que quelque chose se passe *par*, à l'occasion des mots, présents, là, sans exclure ce qui s'y joue et qui demeure *in absentia*.

Au départ, je voulais illustrer ma réflexion avec trois types de jeux avec les mots : le malentendu, ce que j'appellerai "le mot d'enfant" et le jeu de mots, ce que Freud désigne par

"mot d'esprit" 13^[13]. Or, je me suis vite aperçue que je ne pouvais pas garder cette dernière catégorie sur le même plan que les autres.

En effet, le jeu de mot se met à part du fait de son intentionalité, c'est un jeu ludique qui se sait jeu. Les autres catégories de jeux avec les mots, ne se savent pas "jeu" ; c'est l'observateur (qu'il soit tiers ou interactant) qui tout d'un coup, perçoit l'accident interactif, perçoit qu'il y a eu du jeu (au sens mécanique sus-désigné) dans l'utilisation des mots, plus exactement dans leur perception. Un jeu s'établit sur le dos des mots, il y a eu jeu *sur* les mots sans que celui-ci soit prémédité, du moins consciemment. Donc le "jeu de mot" est *marqué* par une volonté de jeu et, dans un premier temps, ne permettrait pas tant de faire apparaître la performativité plutôt que la perlocutivité. Le "jeu de mot", même s'il est improvisé (improvisée), se situe du côté de la maîtrise du discours ; il est utilisé stratégiquement pour une tactique visant une fin dans l'interaction. Le malentendu et le mot d'enfant restent du côté de l'accident de parcours, donc, en quelque sorte, sur le plan de l'interaction langagière du côté de ce qu'on pourrait appeler (avec toute la prudence nécessaire à l'emploi de ce mot) l'authenticité (ou encore, la non mauvaise foi *foncière*).
